

MATINEE DU CERA - Echo de la matinée du 27 avril

par Natacha Billouard

La matinée du CERA, du 27 avril dernier s'intitulait : *Répétition et topologie dans l'autisme*. Les interventions cliniques de Julie Baicry et Gilles Mouillac ont fait résonner magistralement les exposés théoriques de Neus Carbonell et d'Ivan Ruiz Acero, tous deux membres de l'AMP. Le lien, au départ ténu, entre la topologie de l'autisme et la répétition, s'est éclairé à la lumière des cas qui, chacun, illustre combien l'espace auquel ont rapport les sujets autistes ne peut être abordé sans sa topologie : les enfants autistes nous enseignent que la continuité de l'espace n'est pas là d'emblée, et qu'en l'absence de l'image au miroir, l'espace topologique de l'autiste ne relève pas de l'espace métrique commun. La répétition autistique serait alors déjà un traitement ou une organisation de cet espace topologique si particulier. C'est, en tout cas, la thèse commune qui s'est dégagée des différentes interventions de la matinée.

C'est Rosine et Robert Lefort qui les premiers, inspirés par le dernier enseignement de Lacan, ont utilisé la topologie pour rendre compte du corps de l'autiste. La caractéristique majeure de l'espace autistique serait d'être sans trou. Neus Carbonell comme Ivan Ruiz Acero ont souligné que l'absence de trou implique l'absence de bord, et que du même coup, plus aucun trajet pulsionnel n'est possible. C'est ce qu'Éric Laurent nomme « *la forclusion du trou* »¹. « Sans trou, il n'y a pas de vide et tout est étrangement rempli » nous dit Neus Carbonell : immergé dans le réel, les enfants autistes ont accès à cette dimension terrible où rien ne manque et rien ne peut manquer. La petite patiente de Neus Carbonell, Sarah, échappe sans prévenir en fin de séance pour s'engouffrer dans la boulangerie en bas de chez l'analyste et manger n'importe quel gâteau à portée de sa main : pas de perte possible, rien ne peut s'extraire, l'enfant se précipite sur l'objet.

La conséquence d'un espace sans trou est d'être un espace « sans espace », dans lequel extérieur et intérieur se confondent et se retrouvent du même côté, sur une seule surface. La topologie autistique est donc une topologie qui annule la distance. Nous l'avons vu avec Benjamin, le petit patient de Gilles Mouillac, et son angoisse du « grand cri », celui de la cloche, du camion poubelle... Tous les bruits du monde tombent dans son corps, sans distance, tel qu'Éric Laurent l'a très bien décrit, en prenant l'exemple des enfants autistes qui se bouchent les oreilles lorsqu'un avion entre dans leur champ scopique et cela même s'il est à 10 000 mètres d'altitude : « quand l'avion entre dans le champ scopique, c'est comme s'il était tout près [...] Lorsque l'objet pénètre dans son monde, même s'il ne peut être nommé, il éveille la rumeur de la langue. »² Benjamin a affaire à une « effraction sonore fondamentale » nous dit Gilles Mouillac. Par tout un trajet avec l'analyste, il a pu se mettre au travail de traiter cet impact traumatique du sonore sur son corps du fait de l'absence de trou.

Gilles Mouillac a alors souligné que « topologiquement » il y a deux versions de l'acte avec les sujets autistes : il y a d'abord le temps de soutenir l'immuabilité et la création d'un monde de correspondance bi-univoque, comme c'était aussi le cas avec le patient de Julie Baicry, et puis il y a le temps de la création du trou : c'est une opération de couture autour de ce trou que fait *lalangue* et cela nécessite de ne pas viser à éradiquer le traumatisme mais à permettre au

1 Éric Laurent, *La bataille de l'autisme*, Paris Navarin/ Le champ Freudien 2012.

2 Ibid, p°77

sujet d'y répondre autrement, par ces inventions. Chez Benjamin, cela est passé par l'extraction de plusieurs petits bruits qu'il produisait de manière répétitive avec son analyste, d'abord le « oh » puis le « bip » puis le « ting », des bouts arrachés au « grand cri » à partir desquels il a construit son monde et sa parole.

Avec Sarah, dont la répétition de l'échappée dans la boulangerie était le fait d'une jouissance itérée dans son corps, Neus Carbonell a tenté l'introduction d'un rituel qui a permis un passage de l'itération à la répétition. Cherchant à devenir un partenaire dans ce moment de discontinuité qui angoissait Sarah, l'analyste décide d'écrire à la fin de chaque séance le signifiant gâteau sur un papier et d'accompagner Sarah jusqu'à la boulangerie où sa mère venait la chercher. Ce rituel est devenu dès lors une répétition qui a établi la frontière entre un dedans et un dehors. C'est la mise en place d'un petit circuit qui a pour fonction de créer l'espace. Là où il n'était pas possible de se vider, la répétition d'un petit circuit a pu avoir lieu et les circuits se sont fait de plus en plus complexes.

Ainsi, Neus carbonell a défendu la thèse selon laquelle, là où il y a une jouissance itérative, la répétition peut devenir un mode de traitement de cette itération. Cette utilisation de la répétition implique l'établissement d'un nouveau bord, d'un espace d'échange avec un partenaire. Et parfois cette répétition peut donner naissance à un circuit qui se complexifie.

Lorsqu'elle se déplace avec sa mère et non l'analyste, Sarah continue de s'échapper, ce qui indique que la répétition avec ou sans partenaires ne traite pas l'itération de la jouissance de la même façon a précisé Neus Carbonel. Si le traitement du sujet autiste vise à passer de l'itération à la répétition, soit d'un monde sans trou à un monde avec trou, il ne s'agit pas de la répétition névrotique mais d'une répétition inscrite dans la topologie de l'autisme et il s'agit probablement de la création d'un néo-trou. Ivan Ruiz Acero a précisé à sa façon, que « lorsque le signifiant tout seul entre dans le registre de la répétition, l'autiste peut se situer dans un mouvement qui bien qu'immuable serait susceptible de devenir un circuit ».